

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 8

Artikel: Une bonne journée !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **GUST. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON CHARLATAN

L'ETAI ò bonnan. Su la Ripouna, lài avài on marchand que s'étai braquà dèso on grand parapliodze, asse grand que la cantina de l'abbay de Velâ-Midzo. L'avài met onna roulière bliuue et onna tsemisa que l'avài zu ètà bliiantze devant la guèrra de septanta. Po tota marchandi n'avài que dou bissat à màiti plliein, et je desài ài courieue :

— Monsu, n'è pas fauna d'amenà ti lè tenot-mobile dào payi po amena ma marchand. Dou bissat et pu l'è tot. Tota ma fortèna l'è dedein et pào-t'itre la voutra assebin. Vouàitide clli z'inquie de bissat. Je s'agit de devenà cein que lài a dedein. Betà ti su clli lan tot l'erdzeint que vo voudrà : dâi veingt, dâi cinquante, dâi franc, dâi z'ètiù, dâi napoléon ; se vo devenà, vo z'ein rebaillo atant que vo z'ein ài met. Se vo devenà pas quemet de justo, cein que vo z'ài met l'è à mè.

Et lo marchand sacosâi son bissat, que cein fasâi onna brison de la mètsance quemet dâi coque. Mimameint que lo chatset l'avài dâotrâi perte et qu'on vayâi pardieu bin que l'ètai dâi coque.

Lè dzein peinsâvant : « L'è tot parâi mau fé de betâ dinse de l'erdzeint sein risquâ. L'è su que l'è dâi coque. On lè vâi ! Quin tadié que clli coo, tot parâi ! »

Mâ lè pice arrevâvant su lo ban de ti lè côté, mimameint dâi beliet. Lo lan s'è trovâ quasû plliein.

— Eh bin ! ora, s'agit de devenà. Que lài a-te dein mon bissat ?

L'ant ti bramâ :

— Dâi coque !

Vo z'arâi faliù vèra la mena que l'a fé lo pouïro marchand. Seimbliâve tot passâ et lo get gautse lài colâve su sa roulière. Assebin, lo pouïro gaillâ, dévessâi rebailli tot l'erdzeint dào lan et pu, po tsacon, atant que cein l'avài met. N'ein menève pas lardzo. Le tré de sa catsetta onna bossetta asse villhie que sa tsemisa et pâie lè dzein ein deseint :

— N'arâi jamais cru que lè dzein de vouâ fusan tant fin. L'è foteint, tot parâi ! po on homme quemet mè que l'a dâi moui de bouïbo ! Heuresameint que i'è on outro bissat.

Mè faut vo dere que, du on grand momeint, clli bissat châtôte tot solet. L'ètai de bi savâi que lài avài onna bite dedein. Mâ laquinta ? Pouâve itre onna dzenelhie asse bin qu'on counet. Tot d'on coup, tandu que l'autro payive adî, on boutte tot mônet qu'ètai dè coûte lo bissat, sè met à teri on bocon la bite. Faut crère que l'avài réussâi à l'âi attrapâ lè pâi, por cein qu'on a oïu dein lo sat onna miaulâie lè tsat, que faillâi oûre ! L'ant oïu tant qu'âo Café Vaudois, que lè marchand de boû sant saillâ et sant z'u vèra

assebin. Quand l'ant ti ètà quie, lo marchand lào fâ :

— Sè vo mè dite cein que lài a dein clli bissat, vo baillo trâi iâdzo mè que cein que vo z'avâi met. Clli qu'arâi djuvi on ètiù, lài ein baillo trâi, et dinse por tot...

Faillâi vèra quinta plliodze de pice et de beliet que l'è arrevâie su lo lan. Pouïro z'ami ! Onna grâla, vo dio, tant qu'à dâi veingt franc, mimameint dâi cinquante. Onna fortèna ! Quand tot l'âi a ètà, lo marchand lào dit :

— Atteinchon ! qu'è-te que lài a dedein ?

Et l'ant ti bramâ :

— L'è on tsat !

Adan, lo charlatan ne fâ ne nion, ne dou, L'eimpogne tot l'erdzeint dào lan, lo bete dein sa catsetta, tré l'animâ dào bissat et dit dinse :

— Sti coup, vo vo z'ite trompâ. Vouâiti : n'è pas on tsat, lè onna tsattâ !

Lè dzein l'ètant oncora tot ébaubi que lo charlatan l'ètai dza via avouè sè dou bissat, son lan et lo petit boutte mônet que l'avài teri la quuva à la tsattâ et que l'ètai bo et bin lo valet ào charlatan.

Ora, allâ vo z'amusâ avouè leu !

Marc à Louis.

LES COUPS DE VENT

L'ES coups de vent ne contribuent pas seulement à démontrer la rareté des belles jambes de femmes, mais ils ont encore d'autres avantages et d'autres inconvénients.

Par exemple, si les coups de vent ne faisaient pas claquer l'étoffe des drapeaux, croyez-vous que les soldats se feraient tuer avec autant d'enthousiasme ?

Les coups de vent détachent les feuilles mortes des arbres. En voyant cela, le poète confortablement allongé sur un divan turc, la main languissante, sirote un grog et pense au froid qui cause la mort des petits oiseaux. Alors, dans sa chambre bien chauffée, il aligne des rimes sur l'envers d'une facture non payée. De temps en temps, il jette un regard mélancolique dans la rue, il remarque au balcon de la maison voisine un pantalon désespérément tourmenté ; il prévoit le moment où il prendra son vol. Et le poète compose une strophe sur les hirondelles qui nous quittent. Il avise ensuite une lessive suspendue dans un jardin. Tout en considérant une chemise de nuit battant l'air de ses manches, il songe aux efforts impuissants de l'homme pour atteindre l'idéal, et il écrit des vers magnifiques à ce sujet.

Lamartine savait tirer un astucieux parti des coups de vent : Quand il n'avait pas envie de prendre la plume, il disait bonsoir à ses petites amies, puis allait se coucher. Le lendemain, préparant une édition de ses œuvres, il comblait les lacunes par des commentaires dont voici un échantillon approchant : « Un soir où je m'étais égaré seul au bord d'un lac, le spectacle grandiose et toujours renouvelé de la nature m'inspira plus particulièrement. Mon âme attendrie se sentait proche des choses ; je jetai alors à la hâte sur le papier les sentiments intimes qui m'agitaient en ce moment. Malheureusement, un coup de vent emporta ces pauvres vers, écho de mes douleurs. La feuille où ils étaient couchés tourbillonna un instant sur la face paisible des

eaux pour se perdre ensuite à jamais dans l'oubli. »

Ce farceur de Lamartine composait beaucoup de poèmes perdus.

Chateaubriand profitait des coups de vent d'une autre façon : il gravissait une colline surplombant une mer (n'importe laquelle). Arrivé au sommet, à l'aide des ongles et des pieds il se hissait sur un rocher. Là, il se levait, se brossait un peu, puis se tenait très droit. Il attendait qu'un coup de vent, faisant flotter ses cheveux, magistralement, lui donnât l'air génial que vous savez. Quand il était satisfait il redescendait en s'écorchant les genoux et regagnait sa demeure en se peignant avec les doigts. Peu après, il était enrhubé d'un rhube de cerveau.

Jadis, je connus un individu qui avait résolu de vivre cent ans. A cet effet, il prit toutes sortes de précautions :

Amoureux, il renonça au mariage pour s'éviter les ennuis ordinaires qui abrègent l'existence. Sa fiancée se suicida en épousant un de mes amis.

Le défaut d'être amoureux était accompagné de celui de fumer. Cet homme délaissa en héros le tabac, les cigares et les cigarettes, toute joie que fut la vendeuse. A table, il suivait un régime spécial de pâtes et de lait, repoussant résolument ses plats favoris.

Il se levait chaque matin, hiver comme été, à six heures pour se coucher tous les soirs à dix heures. L'emploi de sa journée était chronométré. Jamais il ne se rendait au théâtre, jamais au cinéma, jamais dans les cafés, jamais dans les fêtes. Il n'avait pas un excès sur la conscience.

Il se privait de tout pour être persuadé de devenir un patriarche. Au moindre bobo il se soignait, n'hésitant pas à mander à son chevet deux ou trois médecins choisis parmi les plus illustres. Il suivait leurs prescriptions à la lettre, sans faiblesse. Il était une machine d'une régularité mathématique sur laquelle des spécialistes vieillaient jour et nuit.

Savez-vous comment il finit ?

Une après-midi qu'il sortait de chez lui en évitant soigneusement les cailloux du chemin pour ne point trébucher, un coup de vent dégringola une tuile qui lui tomba sur le crâne.

Il s'écroula. Il avait quarante ans.

Sa famille pria ses connaissances de ne pas apporter de fleurs. *André Marcel.*

Une bonne journée ! — Devant une bâtisse en construction, un ouvrier regarde les maçons travailler. A un moment donné, le patron de l'entreprise qui passait justement par là aperçoit le chômeur.

— Venez avec moi au bureau.

Arrivés au bureau, l'entrepreneur aligne 85 fr. sur la table et dit :

— Empochez-moi ça et que je ne vous revoie plus !

Le soir, l'entrepreneur fait l'observation suivante à son contremaître :

— Dorénavant, il vous faut mieux surveiller les ouvriers ; après midi j'en ai surpris un les mains dans les poches, tranquillement assis sur un tas de bois ; je l'ai réglé immédiatement.

Le contremaître quelque peu interloqué réfléchit un instant, puis :

— C'était un homme en gris, sans chapeau ?

— Mais, patron, il ne faisait pas partie du personnel !